

OEUVRES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

LETTRÉS

LA FIANCÉE

1820-1822

LIBRAIRIE
DU VICTOR HUGO ILLUSTRÉ

13, RUE THÉRÈSE, 13

PARIS

C14940

VICTOR HUGO

LETTRES

A

LA FIANCÉE

1820-1822





C 14740

I

JANVIER 1820 — JUIN 1821

Victor Hugo, dans *les Feuilles d'automne*, nous a dit lui-même ce que sont ces Lettres :

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous ! Je m'enivre encore à votre ivresse,
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge !
Laissez-moi me cacher, moi l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous !

J'avais donc dix-huit ans ! j'étais donc plein de songes !
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui !
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme.
J'étais donc cet enfant, hélas, devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui.

O temps de rêverie, et de force, et de grâce !
Attendre tous les soirs une robe qui passe !
Baiser un gant jeté !
Vouloir tout de la vie : amour, puissance et gloire !
Être pur, être fier, être sublime, et croire
A toute pureté !

Les voici, ces « lettres d'amour, de vertu, de jeunesse », elles ont été précieusement conservées par « la fiancée » ; — les voici, à la fois chastes et ardentes, ingénues et graves, pleines d'enfantillages et pleines de pensées ; les voici, toutes palpitantes de désir, toutes saignantes de jalousie, avec leurs exaltations, leurs découragements, leurs plaintes, leurs joies, leurs gronderies, leurs caresses, leurs grosses querelles suivies de délicieux raccommodements. Elles n'étaient pas écrites, certes, pour être lues par d'autres yeux que ceux de l'aimée : il lui recommande à maintes reprises de les brûler ; elles en sont d'autant plus précieuses et rares. On n'a pas souvent à saisir dans sa spontanéité, dans sa sincérité, et comme à sa source

fraîche et secrète, un pareil amour, si jeune, si pur et si profond.

Victor avait connu Adèle tout enfant ; les deux familles Hugo et Foucher étaient liées avant leur naissance ; ils avaient grandi ensemble, ils se tutoyaient.

Victor Hugo a encore raconté lui-même la naissance de leur amour* :

« Je me revois enfant, écolier rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années, ancien enclos de religieuses que domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce... »

Il se revoit quatre ans plus tard, « toujours enfant, mais déjà rêveur et passionné ». Il y a là une jeune fille. Et il la revoit aussi « avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses... »

« Nos mères nous ont dit d'aller courir ensemble ; nous sommes venus nous promener. On nous a dit de jouer, et nous causons, enfants du même âge, non du même sexe.

« Pourtant, il n'y a encore qu'un an, nous courions, nous luttions ensemble. Je lui disputais la plus belle pomme du pommier ; je la frappais pour un nid d'oiseau. Elle pleurait ; je disais : C'est bien fait ! et nous allions tous deux nous plaindre ensemble à nos mères, qui nous donnaient tort tout haut et raison tout bas.

« Maintenant elle s'appuie sur mon bras, et je suis tout fier et tout ému. Nous marchons lentement, nous parlons bas. Elle laisse tomber son mouchoir ; je le lui ramasse. Nos mains tremblent en se touchant. Elle me

* *Le Dernier jour d'un Condamné.*

parle des petits oiseaux, de l'étoile qu'on voit là-bas, du couchant vermeil derrière les arbres, ou bien de ses amies de pension, de sa robe et de ses rubans. Nous disons des choses innocentes, et nous rougissons tous deux. La petite fille est devenue jeune fille...

La « fiancée » continue à son tour le récit :

« En août 1818, M^{me} Hugo ne logeait plus aux Feuillantines; la demi-solde du général ne lui permettait plus le luxe d'un jardin. Elle avait un appartement moins coûteux au troisième étage du n° 18 de la rue des Petits-Augustins...

« Après son diner, elle avait l'habitude d'aller chez M^{me} Foucher. Quand ses deux fils sortirent de pension, ils y allèrent avec elle. Presque tous les soirs de l'hiver 1818-1819, le portier de l'hôtel Toulouse** vit entrer Eugène et Victor se donnant le bras, et, derrière eux, leur mère, son sac à la main et vêtue d'une robe de mérinos amarante que recouvrait un cachemire à palmes.

« M^{me} Foucher occupait sa chambre à coucher, grande pièce à alcôve profonde. La visiteuse trouvait à l'un des coins de la cheminée son fauteuil tout prêt, et, sans ôter son châle ni son chapeau, s'asseyait, tirait son ouvrage de son sac et se mettait à ses points. M. Foucher se tenait de l'autre côté de la cheminée, ayant près de lui sur une étagère sa tabatière et sa bougie. Entre lui et M^{me} Hugo, autour d'un guéridon, travaillaient à l'aiguille M^{me} Foucher et sa fille. Eugène, Victor et Victor Foucher fermaient le cercle.

« Les soirées étaient fort silencieuses. La santé du maître de la maison, défaite par des excès de veilles, se prêtait peu au mouvement et à la conversation. Il s'effaçait dans son coin et dans ses livres. M^{me} Foucher, pour ne pas le troubler et par nature, causait peu; Eugène et Victor avaient été élevés par leur mère à ne jamais parler sans qu'on les interrogât. M^{me} Hugo interrompait de temps en temps sa couture pour ouvrir sa tabatière, car elle prisait comme M. Foucher. Elle présentait sa tabatière à son vieil ami en lui disant : « Monsieur Foucher, voulez-vous une prise? » M. Foucher répondait oui ou non, et c'étaient d'ordinaire, avec le bonjour et le bonsoir, les seules paroles échangées de toute la soirée.

« Ces soirées si monotones avaient pour Victor un intérêt qu'on ne s'expliqua pas dans le commencement. Aussitôt le diner fini, il était prêt et pressait la lenteur d'Eugène; dans la rue, il avait peine à ne pas devancer sa mère; quand, par hasard, il ne venait pas à l'hôtel Toulouse, il était triste...

« Son bonheur n'était pourtant pas de voir pétiller le feu ni de passer deux heures immobile sur une chaise mal rembourrée, et cela lui était bien égal qu'on ne dit

* Victor Hugo raconté par un Témoin de sa vie.

** Hôtel du Conseil de guerre, rue du Cherche-Midi, où M. Foucher, ancien greffier du Conseil, avait conservé son appartement.

pas un mot, et il était content que M. Foucher eût les yeux baissés sur son livre et les femmes sur leur ouvrage, parce qu'alors il pouvait regarder tout à son aise M^{lle} Adèle. »

Longtemps Victor se contenta de cette contemplation muette, soit par timidité, soit par la difficulté de voir Adèle seule, soit enfin qu'il ne démêlât pas bien lui-même ce qui se passait en lui; la jeunesse, en ce temps-là, manquant sans doute un peu d'instruction.

On sait, par une des lettres de 1821, quel jour et comment les deux jeunes cœurs se révélèrent l'un à l'autre; la date est précise, ce fut le 26 avril 1819; Victor avait dix-sept ans, Adèle en avait seize.

Même en se faisant l'aveu suprême, ils restèrent des enfants; il semble qu'ils aient joué, ce jour-là, à l'amour comme ils auraient joué à cache-cache; ce fut naïf et charmant. Adèle, plus avisée et plus hardie en sa qualité de fille, voulut décidément savoir ce qu'il y avait au fond de ce silence admiratif du garçon. Elle lui dit : « Tu dois avoir des secrets; n'en as-tu pas un qui est le plus grand de tous? » Victor convint qu'il avait des secrets et un plus grand que les autres. « C'est comme moi, reprit Adèle. Eh bien, écoute; dis-moi quel est ton plus grand secret et je te dirai quel est le mien. — Mon grand secret, osa dire Victor, c'est que je t'aime. — Mon grand secret, c'est que je t'aime », répéta Adèle comme un écho.

La glace était rompue, elle n'était pas fondue. Cet amour, au commencement, fut des plus modérés et des plus sages.

Les doux aveux de notre amour
A peine ont effleuré nos lèvres innocentes;
Un mot faisait tous nos discours.

Tu m'aimais sans transports, je t'aimais sans délire*.

Il y eut alors quelques lettres échangées, mais il paraît qu'elles étaient « brèves et froides »; elles n'ont pas été conservées.

D'ailleurs, les deux petits amoureux allaient être momentanément séparés.

« L'hiver touchait à sa fin. M^{me} Foucher louait, pour la saison d'été, un peid-à-terre dans la banlieue. L'été de 1819, elle s'en alla camper à Issy. Cette villégiature contraria vivement Victor; il eut beau insinuer qu'Issy n'était pas beaucoup plus loin que le Conseil de guerre, qu'il n'y avait que Vaugirard à traverser et qu'on y était; les visites ne purent plus être de tous les jours. Souvent pourtant, quand le temps était beau, M^{me} Hugo prenait ses deux fils, achetait en route des corbeilles de fruits qu'ils étaient heureux de porter à Issy, et la domestique, à laquelle ils les remettaient, se hâtait

* Raymond d'Ascoli. Œuvres de la première jeunesse.

d'ajouter trois couverts. Les fruits mangés, on allait dans le jardin respirer un peu de fraîcheur*.

L'automne arriva, le retour à Paris. Le feu avait couvé pendant cette demi-absence.

Le doux penchant devint une indomptable flamme**.

Indomptable est le mot. L'amour est entré dans le cœur et dans la vie de Victor Hugo; il va tout dominer et résister à tout.

C'est à ce moment, au retour d'Issy, dans les derniers mois de 1819, que doit avoir commencé la correspondance suivie.

Victor maintenant semble avoir été moins timide : il avait demandé et il avait obtenu d'Adèle des rendez-vous où ils pouvaient se voir seuls. C'était dans le jardin de l'hôtel Toulouse, un assez beau jardin avec de grands arbres au fond. Quand sa mère était sortie, son père à son bureau, Adèle s'échappait, descendait vivement l'escalier, se glissait par un couloir demi-obscur et allait retrouver Victor, qui l'attendait « sous les grands marronniers ». Puis, la santé de M. Foucher s'était raffermie, il recevait plus souvent le soir. De jeunes amies d'Adèle venaient avec leurs parents. On causait, on jouait, on s'éparpillait dans l'appartement en groupes ou en couples. Un de ces groupes devait être fréquemment Victor avec Adèle. — Mais tous ces entretiens furtifs étaient forcément bien rapides. On y suppléait en s'écrivant des lettres qu'on se glissait dans la main à chaque entrevue.

Les premières de ces lettres nous manquent, elles ne différaient sans doute pas beaucoup de celles qui restent. Celles de Victor étaient pleines de passion, celles d'Adèle étaient pleines de trouble.

Leur état d'esprit n'était pas le même.

A dix-sept ans, Victor Hugo, accoutumé par sa mère à prendre la vie par ses côtés sérieux, a déjà beaucoup travaillé, beaucoup appris, beaucoup réfléchi. Ses sens ignorent; heureuse et rare condition pour connaître l'amour : il le connaîtra d'abord par le sentiment. Il a lu *Werther*, il a lu *René*; il attend les « orages désirés », et, comme saint Augustin, « aimant à aimer, il cherche ce qu'il aimera ». Son rêve, il est là, sous sa main, il le découvre, et la première et souveraine impression de la beauté unie à une âme qu'il sait charmante a soudain transformé ou, pour mieux dire, complété son être et, tout en lui laissant sa juvénile candeur, va développer en lui une énergie virile.

Elle, Adèle, à seize ans, n'est rien qu'un enfant. Avec une intelligence très vive, son cœur est toujours

celui d'un enfant, d'un enfant ingénu et tendre, et c'est en enfant, avec les ignorances, les étonnements, les timidités et les scrupules d'un enfant qu'elle se laisse aller à l'amour. Ce qui chez Victor est passion, chez elle n'est qu'instinct. La jeune fille est restée petite fille, et la petite fille est de plus une petite bourgeoise. Son père, catholique pratiquant, l'a élevée dans la piété, et elle communie, et elle a un confesseur! Elle a cédé en aimant à une impulsion naturelle, mais elle devra bientôt s'effrayer de son « péché », de son imprudence.

En effet, à leur âge et dans leur situation de fortune, où pouvait les mener cet amour? Il est certain qu'avec un amoureux moins sérieux que Victor un tel jeu n'eût pas été sans danger. Il est certain que, le jour où leur doux secret serait découvert, le premier souci, le premier devoir de leurs parents serait de les séparer. Ils le savaient si bien qu'ils étaient convenus de se parler à peine et de feindre l'indifférence et la froideur dès qu'ils ne seraient plus seuls. Adèle ne s'était pas refusée d'abord à cette petite comédie, mais elle s'inquiétait, elle s'accusait : est-ce que ce n'était pas bien mal, ce qu'elle faisait là?

La mère de Victor, pour qui son fils était docile et soumis comme à douze ans, ne voyait toujours en lui qu'un enfant et n'imaginait pas un instant que cet enfant pût être amoureux. La mère d'Adèle, plus clairvoyante, avait cru surprendre à plus d'un signe ce qu'elle supposait n'être encore qu'un enfantillage, et néanmoins elle surveillait, elle interrogeait, elle réprimandait sa fille. La pauvre Adèle, très tourmentée, se plaignait à Victor et parfois l'accusait et le boudait. Mais elle aimait, elle était la bonté même et, quand il ne se croyait plus aimé, vite elle le rassurait; quand elle le voyait désolé, vite elle lui demandait pardon.

Elle eût été trop malheureuse d'ailleurs de perdre l'amour de son poète. Elle n'était pas seulement touchée de cet amour, elle en était flattée. La jeune gloire de Victor Hugo commençait dès lors à rayonner. Il ne faut pas oublier que Châteaubriand l'avait appelé « l'enfant sublime »; les salons royalistes parlaient avec admiration de son ode *les Destins de la Vendée* et de sa satire *le Télégraphe*; l'Académie des Jeux floraux de Toulouse avait récompensé de deux de ses premiers prix *le Rétablissement de la statue de Henri IV* et les strophes d'un si beau souffle, écrites à seize ans, *les Vierges de Verdun*.

A défaut des lettres perdues de l'automne de 1819, le premier témoignage écrit que l'on possède de l'amour de Victor Hugo, ce sont des vers, *le Premier Soupir*, datés du mois de décembre.

Quelle ne fut pas la joie d'Adèle quand le jeune lauréat les lui donna, ces vers! des vers lus par elle seule, faits pour elle seule! Ils étaient passablement tristes; c'était une élégie, une élégie « plaintive », comme il convient; il n'y parlait que de mourir. Ils étaient tristes, ces vers, mais qu'ils lui parurent beaux! Et comme le poète, en attendant son infaillible trépas, sollicitait une

* • Victor Hugo raconté par un Témoin de sa vie.

** Odes et Ballades.

récompense, elle s'engagea, dans son enthousiasme, à lui donner douze baisers. Douze! c'était beaucoup, et il paraît avéré qu'elle n'en paya jamais que quatre.

... Ces vers pour qui ton jeune amour
M'a promis des baisers, que ta pudeur craintive
Me refuse de jour en jour*.

Cependant, ces vers et ces baisers furent bientôt, pour Adèle, la cause de nouvelles alarmes.

Nous avons dit qu'elle avait des amies. Or, quand on a des amies et qu'on reçoit d'aussi « jolis » vers, comment ne pas communiquer ces vers à ces amies? Comment, en montrant les vers, ne pas ajouter qu'on est aimée du poète? Sur ce, grandes félicitations des bonnes amies. « Mais toi, est-ce que tu l'aimes? — Pouvais-je faire autrement? — Est-ce que tu le lui as dit? — Pouvais-je le lui taire? » Et l'on avoue même le prix demandé, les baisers promis. Sur ce, grandes exclamations des bonnes amies. « Oh! que c'est imprudent! — Oh! que c'est grave! — Quelle opinion va-t-il avoir de toi? — Il ne te respecte pas, puisque tu ne te respectes pas toi-même! » La pauvre Adèle rapproche cette parole des avertissements que lui a donnés sa mère : « Prends garde! Si jamais il te déclare son amour et que tu aies la faiblesse d'y répondre, il sera le premier à te retirer son estime. »

Eh! quoi! parce qu'elle l'aime, il la mépriserait? il la méprise? Oui, c'est certain, il la méprise! Elle, méprisée par lui! Oh! cela, c'est la pire douleur! Et elle l'interroge avec angoisse.

Il faut donc, avant tout, qu'il la rassure. Il la rassure avec conviction. De là le caractère particulier de ces lettres, auquel pourront se méprendre ceux qui ne jugent que la surface; l'amour leur semble froid quand le désir, hardi, impatient, violent, n'éclate pas avec des paroles de flamme. Ici, la passion a beau être ardente, l'expression reste toujours chaste. Pour deux raisons : la jeune fille est craintive et le jeune homme est loyal. Il aime et il veut l'aimée avec toute la fougue

* Raymond d'Ascoli. Œuvres de la première jeunesse.

de ses vingt ans, mais il la veut pour en faire sa femme, et il lui écrit comme si elle l'était déjà, et il signe ses lettres *Ton mari*. Le fond de son amour, c'est le respect. Ses plus grandes audaces sont de la presser quelquefois sur sa poitrine ou d'obtenir d'elle la promesse de baisers, qu'il la laisse lui refuser ensuite...

Car l'amant à l'époux garde sa pureté*.

On peut dire que l'amant y a quelque mérite. A dix-sept ans, Adèle en même temps que le charme, avait déjà l'éclat. Brune, avec d'abondants cheveux noirs et de longs sourcils fermement arqués, de grands yeux vifs et doux, le nez fin et droit, la bouche de la forme la plus délicate et la plus suave, elle était adorablement belle, adorablement jolie.

Donc il l'adore. Mais aussi il voudrait, il veut être aimé, aimé comme il aime, profondément, uniquement, jalousement. Et c'est là l'intérêt de ces lettres ingénues et fortes : il s'y efforce, avec une infinie tendresse, quelquefois cependant avec impatience et dépit, d'éclairer, d'élever l'âme de la petite pensionnaire, de lui apprendre ce que c'est que l'amour vrai, son amour, dont tout le monde autour d'elle s'accorde à lui démontrer le péril et la déraison et dont il veut arriver à lui faire comprendre la grandeur et la pureté.

Son premier moyen de persuasion, c'est que lui-même il l'admire; le maître est à genoux devant son élève; elle est dans sa pensée comme sur un autel; son jeune génie humblement, timidement, s'incline devant cet autre don divin, la beauté. Qu'un jour elle puisse être sienne, il ose le rêver à peine. Mais si elle est à un autre, il mourra! Cette idée de la mort, preuve et sanction de l'amour, complait à son imagination, et elle est faite aussi pour frapper l'imagination de la jeune fille. En attendant, il met tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, à ses pieds, ou plutôt sous ses pieds. Jamais il ne lui dit un mot de ses travaux, de ses succès, de ses illustres amitiés, Lamennais, Chateaubriand, de sa célébrité naissante; ou, s'il y fait quelque allusion, c'est pour lui répéter que tout est à elle, pour elle, par elle. Ces lettres ne sont qu'à l'amour, ne parlent que d'amour, et c'est pourquoi elles sont et resteront un si rare et si pur exemplaire de l'amour idéal.

* Marion de Lorme.

LETTRÉS A LA FIANCÉE

1820

JANVIER-AVRIL

Samedi soir (janvier 1820).

Quelques mots de toi, mon Adèle chérie, ont encore changé l'état de mon âme. Oui, tu peux tout sur moi, et demain, je serais mort que j'ignore si le doux son de ta voix, si la tendre pression de tes lèvres adorées ne suffiraient pas pour rappeler la vie dans mon corps. Combien ce soir je vais me coucher différent d'hier! Hier, Adèle, toute ma confiance dans l'avenir m'avait abandonné, je ne croyais plus à ton amour, hier l'heure de ma mort aurait été la bienvenue.

— Cependant, me disais-je encore, s'il est vrai qu'elle ne t'aime pas, si rien dans mon âme n'a pu me mériter ce bien de son amour sans lequel il n'y a plus de charme dans ma vie, est-ce une raison pour mourir? Est-ce que c'est pour mon bonheur personnel que j'existe? Oh non! tout mon être lui est dévoué, même malgré elle. Et de quel droit aurais-je osé prétendre à son amour? Suis-je donc plus qu'un ange ou qu'un dieu? Je l'aime, il est vrai, moi; je suis prêt à tout lui sacrifier avec joie, tout, jusqu'à l'espérance d'être aimé d'elle; il n'y a pas de dévouement dont je ne sois capable pour elle, pour un de ses sourires, pour un de ses regards. Mais est-ce que je pourrais être autrement? Est-ce qu'elle n'est pas l'unique but de ma vie? Qu'elle me montre de l'indifférence, de la haine même, ce sera mon malheur, voilà tout. Qu'importe, si cela ne nuit pas à sa félicité! Oh! oui, si elle ne peut m'aimer, je n'en dois accuser que moi. Mon devoir est de m'attacher à ses pas, d'environner son existence de la mienne, de lui servir de rempart contre les périls, de lui offrir ma tête pour marche-pied, de me placer sans cesse entre elle et toutes les douleurs, sans réclamer de salaire, sans attendre de récompense. Trop heureux si elle daigne quelquefois jeter un regard de pitié sur son esclave et se souvenir de moi au moment du danger! Hélas! qu'elle me laisse jeter ma vie

au-devant de tous ses désirs, de tous ses caprices; qu'elle me permette de baiser avec respect la trace adorée de ses pieds, qu'elle consente à appuyer parfois sa marche sur moi dans les difficultés de l'existence, et j'aurai obtenu le seul bonheur auquel j'aie la présomption d'aspirer. Parce que je suis prêt à tout lui immoler, est-ce qu'elle me doit quelque reconnaissance? Est-ce sa faute, si je l'aime? Faut-il qu'elle se croie pour cela contrainte de m'aimer? Non, elle pourrait se jouer de mon dévouement, payer de haine mes services, repousser mon idolâtrie avec mépris, sans que j'eusse un moment le droit de me plaindre de cet ange, sans que je dusse cesser un instant de lui prodiguer tout ce qu'elle méprisait. Et quand chacune de mes journées aurait été marquée par un sacrifice pour elle, le jour de ma mort je n'aurais encore rien acquitté de la dette infinie de mon être envers le sien. —

Hier, à cette heure, mon Adèle bien-aimée, c'étaient là les pensées et les résolutions de mon âme. Elles sont encore les mêmes aujourd'hui. Seulement il s'y mêle la certitude du bonheur, de ce bonheur si grand que je n'y pense jamais qu'en tremblant d'oser y croire.

Il est donc vrai que tu m'aimes, Adèle! Dis-moi, est-ce que je peux me fier à cette ravissante idée? Est-ce que tu crois que je ne finirai pas par devenir fou de joie si jamais je puis couler toute ma vie à tes pieds, sûr de te rendre aussi heureuse que je serai heureux, sûr d'être aussi adoré de toi que tu es adorée de moi? Oh! ta lettre m'a rendu le repos, tes paroles de ce soir m'ont rempli de bonheur. Sois mille fois remerciée, Adèle, mon ange bien-aimé. Je voudrais pouvoir me prosterner devant toi comme devant une divinité. Que tu me rends heureux! Adieu, adieu. Je vais passer une bien douce nuit à rêver de toi.

Dors bien et laisse ton mari te prendre les douze baisers que tu lui as promis et tous ceux que tu ne lui as pas promis.

18 février. — Lundi.

Je serais bien fâché, mon Adèle, de t'avoir rendu, ainsi que tu paraissais le désirer, hier au soir, cette lettre qui, malgré les cruelles réflexions qu'elle m'a fait faire, m'est devenue bien chère, puisqu'elle me prouve que tu m'aimes encore.

C'est avec joie que j'avoue que tous les torts sont de mon côté, et c'est avec le plus sincère repentir que je te conjure de me les pardonner. Non, mon Adèle, ce n'est pas à moi qu'il est réservé de te punir. Te punir! et de quoi? Mais c'est à moi qu'il est réservé de te défendre et de te protéger.

Informe-moi toujours de tout ce qui t'arrive, de tout ce que tu fais et même de tout ce que tu penses. J'ai ici un petit reproche à te faire. Je sais que tu aimes les bals, tu m'as dit toi-même, dernièrement, que la valse était pour toi une tentation bien attrayante; pourquoi donc as-tu refusé l'offre qui t'a été faite ces jours passés? Ne t'y trompe pas : lorsque j'ai renoncé pour toi aux bals et aux soirées, c'était simplement de l'ennui que je m'épargnais, ce n'était pas un sacrifice que je te faisais. Il n'y a de sacrifice à se priver d'une chose que lorsque la chose dont on se prive faisait éprouver du plaisir. Or, je n'ai de plaisir qu'à te voir ou à me trouver près de toi. Pour toi, du moment où la danse t'amuse, la privation d'un bal est un vrai sacrifice. Je suis très reconnaissant de ton intention, mais je ne saurais l'accepter. Je suis, à la vérité, excessivement jaloux; mais il serait trop peu généreux de ma part de t'enlever, par pure jalousie, à des plaisirs qui sont de ton âge et qui seraient sans doute aussi des plaisirs pour moi, si tu ne me suffisais pas. Amuse-toi donc, va au bal, et au milieu de tout cela, ne m'oublie pas. Tu trouveras sans peine des jeunes gens plus aimables, plus galants, et surtout plus brillants que moi, mais j'ose dire que tu n'en trouveras pas dont la tendresse pour toi soit aussi pure et aussi désintéressée que la mienne.

Je ne veux pas t'ennuyer ici de mes peines personnelles; elles sont loin d'être sans remède, et d'ailleurs elles seront oubliées toutes les fois que je te verrai gaie, heureuse et tranquille.

Adieu, dis-moi toujours tout, soit de vive voix, soit par écrit. Du courage, de la prudence et de la patience; prie le bon Dieu de m'accorder ces trois qualités, ou plutôt les deux dernières seulement; car, tant que tu m'aimeras, la première ne me manquera pas. J'espère que cette lettre-ci ne te fera pas pleurer. Quant à moi, je suis tout joyeux quand je songe que tu es à moi, car tu es à moi, n'est-il pas vrai, mon Adèle?

Malgré les obstacles qui se présentent dans l'avenir, je suis tout prêt à crier comme Charles XII : « Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas. »

Adieu, pardonne-moi et permets à ton mari de supposer qu'il prend un des dix baisers que tu lui dois.

Ton fidèle

VICTOR.

20 mars 1820.

Obsédé et importuné de toutes parts, je t'écris à la hâte quelques mots, mon Adèle, et j'espère que les marques de confiance entière que je t'ai données ce matin t'auront assez calmée pour que cette lettre soit inutile. Si tu pouvais concevoir à quel point je t'aime, tu concevrais aussi à quel point je t'estime. Tout se réduit à savoir si tu doutes de mon éternel et inviolable attachement; dans ce cas, comment veux-tu que je te le prouve? Parle et je t'obéirai.

Je crois, mon Adèle, que tu es entièrement rassurée sur mon compte; je te donnerai toutes les marques de confiance qu'il sera en mon pouvoir de te donner, et je te jure que tu seras informée comme moi de tout ce qui me concerne.

Je voudrais, mon amie, t'exhorter à la patience, mais ce mot-là sonne mal dans ma bouche; je ne puis t'offrir aucune consolation dans tes peines qui sont aussi les miennes, aucune compensation à tes chagrins dont je ne souffre pas moins que toi. Quant à moi, mon Adèle, et je ne parle ici que pour moi seul, dans quelque position que je me trouve, je ne serai jamais tout à fait malheureux tant que je pourrai croire que tu m'aimes encore.

Adieu, crois à mon estime et à mon respect, je ne puis te dire autre chose, sinon que je voudrais que tu penses autant de bien de moi que j'en pense de toi. Tu vois que je répète continuellement la même chose, parce que je pense toujours de même.

Pardonne à tout ce fatras que je cherche à prolonger le plus que je peux; il m'en coûte tant de te dire adieu.

Écris-moi le plus souvent que tu pourras et brûle mes lettres, je crois que la prudence l'exige. Adieu, adieu... Surtout ne brûle jamais les tiennes!

21 mars.

Puisque je n'ai pu, à mon grand regret, te porter cette réponse hier au soir, permets-moi d'y ajouter ce peu de lignes. Je suis seul pour quelques minutes et j'en profite pour t'écrire. Que n'es-tu avec moi dans ce

moment-ci, mon Adèle! j'ai tant de choses à te dire... Pourquoi as-tu brûlé ta lettre de samedi? tu ne saurais croire combien je t'en veux : tu avoues toi-même que tu avais *quelque chose à me demander*, et tu ne l'as pas fait!... Voilà ta confiance pour moi! J'espère que ta prochaine lettre réparera ta faute... Tiens, mon Adèle, pardonne-moi, je suis tout fier d'avoir un reproche fondé à te faire. Tu vaudrais cent mille fois mieux que moi, et pourtant tu es à moi...

Adieu, quand pourrons-nous causer un moment?

28 mars.

Tu me demandes quelques mots, Adèle, et que veux-tu que je te dise que je ne t'aie déjà dit mille et mille fois. Veux-tu que je te répète que je t'aime? Mais les expressions me manquent... Te dire que je t'aime plus que la vie, ce ne serait pas te dire grand-chose, car tu sais que je ne suis pas fou de la vie. Il s'en faut! A propos, je te défends, entends-tu, je te défends de me parler davantage de mon *mépris*, de mon *manque d'estime* pour toi. Vous me fâchez sérieusement si vous me forcez à vous répéter que je ne vous aimerais pas, si je ne vous estimais pas. Et d'où viendrait, s'il te plaît, mon *manque d'estime* pour toi? Si l'un de nous deux est coupable, ce n'est certainement pas mon Adèle. Je ne crains cependant pas que tu me méprises, car j'espère que tu connais la pureté de mes vues. Je suis ton mari, ou du moins je me considère comme tel. Toi seule pourras me faire renoncer à ce titre.

Que se passe-t-il autour de toi, mon amie? Te tourmente-t-on? Instruis-moi de tout. Je voudrais que ma vie pût t'être bonne à quelque chose.

Sais-tu une idée qui fait les trois quarts de mon bonheur? Je pense que je pourrai toujours être ton mari, malgré les obstacles, ne fût-ce que pour une journée. Nous nous marierions demain, je me tuerais après-demain, j'aurais été heureux et personne n'aurait de reproches à te faire. Tu serais ma veuve. — N'est-ce pas, mon Adèle, que cela pourra, dans tous les cas, s'arranger ainsi? Un jour de bonheur vaut bien une vie de malheur.

Écoute, pense à moi, mon amie, car je ne pense qu'à toi. Tu me dois cela. Je m'efforce de devenir meilleur pour être plus digne de toi. Si tu savais combien je t'aime!... Je ne fais rien qui ne soit à ton intention. Je ne travaille uniquement que pour ma femme, ma bien-aimée Adèle. Aime-moi un peu en revanche.

Encore un mot. Maintenant tu es la fille du général Hugo. Ne fais rien d'indigne de toi, ne souffre pas que l'on te manque d'égards; maman tient beaucoup à ces choses-là. Je crois que cette excellente mère a raison. Tu vas me prendre pour un orgueilleux, de même que

tu me crois fier de tout ce qu'on appelle mes succès, et cependant, mon Adèle, Dieu m'est témoin que je ne serai jamais orgueilleux que d'une seule chose, c'est d'être aimé de toi.

Adieu, tu me dois encore huit baisers que tu me refuseras sans doute éternellement. Adieu, tout à toi, rien qu'à toi.

V.

(Commencement d'avril 1820).

C'est le 26 avril 1819 que je t'avouai que je t'aimais... Il n'y a pas un an encore. Tu étais heureuse, gaie, libre; tu ne pensais peut-être pas à moi. Que de peines, que de tourments depuis un an! Que de choses tu as à me pardonner!...

Je voudrais savoir tout ce que l'on te dit sur mon compte. Aie un peu de confiance en ton mari, je suis bien malheureux.

Tu vois, mon amie, que je puis à peine lier deux idées, ta lettre me tourmente bien cruellement. J'ai pourtant tant de choses à te marquer et si peu de temps pour t'écrire. Comment tout cela finira-t-il? Je le sais à peu près pour moi, mais pour toi?

Maintenant toutes mes espérances, tous mes desirs se concentrent sur toi seule...

Je veux cependant absolument répondre à ta lettre. Comment oses-tu dire que je pourrai jamais t'oublier? Me mépriserais-tu par hasard? Dis-moi encore quelles sont les mauvaises langues? Je suis furieux! tu ne sais pas assez combien tu vaudrais mieux, *sous tous les rapports*, que tout ce qui t'entoure; sans excepter ces prétendues amies, qui feraient croire aux anges mêmes qu'ils sont des diables.

Adieu, mon Adèle, tu vois que je ne suis pas en état de te répondre. Excuse mon griffonnage. A demain le reste, si je puis.

Mardi, 18 avril 1820.

Je suis désolé, ma bien-aimée Adèle, de te voir malade, et si les idées que tu te formes sur mon compte contribuent à te mettre en cet état, je ne sais, en vérité, comment faire pour te détromper. Je t'avais demandé quelles étaient les *commères* qui te donnaient une mauvaise opinion de moi; tu n'as pas voulu me répondre, parce qu'il est malheureusement probable que tu crois à la vérité de ce qu'elles te disent sur moi... Je t'avais demandé encore quels étaient les reproches que l'on me faisait afin de me corriger, s'ils

étaient justes, et de les démentir, s'ils étaient faux; tu n'as pas jugé à propos de me satisfaire encore sur ce point. Que te dit-on donc de moi? Il est probable que tous ces propos ne sont honorables ni pour ma conduite, ni pour mon caractère, et cependant le ciel m'est témoin que je voudrais que tu connusses toutes mes actions, toutes sans exception, je m'inquiéteraï alors fort peu des bavardages de tes *amis* et je pense que tu ferais plus de cas de moi que tu n'en fais. Comme il serait très possible que l'on m'eût peint à toi comme plein d'amour-propre, je te supplie de croire que je ne parle point ainsi par orgueil.

Tu m'adresses de vagues inculpations, je suis gêné près de toi, dis-tu. Tu as raison, je suis gêné, parce que je voudrais toujours être seul avec toi et que je suis tourmenté des regards scrutateurs des autres. Tu ajoutes que *je m'ennuie*; si tu me crois un menteur, il est inutile que je te dise que les seuls moments de bonheur que j'aie encore sont ceux que je passe près de toi.

Cependant, mon Adèle, puisque la suite cruelle de mes idées m'amène à t'en parler, il faudra bientôt que je renonce à ce dernier et unique bonheur. Je suis vu avec déplaisir de tes parents, et, certes, ils ont bien à se plaindre de moi. Je reconnais mes torts, ou plutôt mon tort, car je n'en ai qu'un, celui de t'avoir aimée. Tu sens que je ne puis continuer mes visites dans une maison où je suis mal vu. Je t'écris ceci les larmes aux yeux, et j'en rougis presque, comme un sot et un orgueilleux que je suis.

Quoi qu'il en soit, reçois ici mon inviolable promesse de n'avoir jamais d'autre femme que toi et de devenir ton mari sitôt que cela sera en mon pouvoir. Brûle

toutes mes autres lettres et garde celle-ci. L'on peut nous séparer; mais je suis à toi, éternellement à toi; je suis ton bien, ta propriété, ton esclave... N'oublie jamais cela, tu peux user de moi comme d'une chose et non comme d'une personne; en quelque lieu que je sois, loin ou près, écris-moi ta volonté, et j'obéirai, ou je mourrai.

Voilà ce que j'ai à te dire avant de cesser de te voir, pour que tu m'indiques toi-même les moyens que tu désireras me voir employer, si tu juges à propos de conserver quelques relations avec moi. — Oui, mon Adèle, oui, il faudra sans doute bientôt cesser de te voir. Encourage-moi un peu...

Je fais souvent des réflexions bien amères. Depuis que tu m'aimes, tu te crois moins *estimable* (c'est ton expression) qu'auparavant; et moi, depuis que je t'aime, je me crois de jour en jour meilleur. C'est qu'en effet, chère Adèle, je te dois tout. C'est le désir de me rendre digne de toi qui me rend sévère sur mes défauts. Je te dois tout et je me plais à le répéter. Si même je me suis constamment préservé des débordements trop communs aux jeunes gens de mon âge, ce n'est pas que les occasions m'aient manqué, mais c'est que ton souvenir m'a sans cesse protégé. Aussi, ai-je, grâce à toi, conservé intacts les seuls biens que je puisse aujourd'hui t'offrir, un corps pur et un cœur vierge. J'aurais peut-être dû m'abstenir de ces détails, mais tu es ma femme, ils te prouvent que je n'ai rien de caché pour toi et jusqu'où va l'influence que tu exerces et exerceras toujours sur ton fidèle mari.

V.-M. Hugo.

Les pressentiments et les craintes qu'exprime la lettre des premiers jours d'avril, allaient être réalisés, dépassés même par l'événement. La correspondance des petits amoureux va être brusquement, et pour des mois, interrompue.

Victor avait-il manqué de prudence? avait-il fait seul des apparitions trop fréquentes et trop peu motivées dans la maison et dans le jardin d'Adèle? La vigilance en éveil de M^{me} Foucher s'était alarmée et elle avait averti son mari de ce qui se passait.

M. Foucher ne voulut pas rester dans cette situation équivoque. La mère de Victor ne se doutait toujours de rien; que penserait-elle des sentiments de son fils? C'est ce qu'il fallait savoir.

M. Foucher, lui, aurait plutôt été porté à voir sans défaveur l'amour de Victor pour sa fille. Il ne pouvait être question de marier ces deux enfants; mais, en les séparant pour le moment, on pouvait attendre, laisser passer le temps, s'assurer de leur constance.

M. Foucher, chef de bureau au Ministère de la Guerre, estimé, décoré, était tout ce qu'il y a de plus honorable; mais il avait trois enfants, il n'avait que sa place pour vivre et sa fille était sans dot. La fortune présente de Victor était à coup sûr moins brillante encore; seulement, il était fils du général Hugo, et les généraux de l'Empire, même dans les milieux royalistes, avaient apparemment gardé leur prestige; de plus, M. Foucher, grand lecteur et plus connaisseur qu'il ne voulait le paraître, était capable d'apprécier le talent de Victor et de prévoir son avenir; il connaissait le mot de Chateaubriand, il connaissait la lettre où Alexandre Soumet, au nom de l'Académie des jeux floraux, avait félicité le jeune lauréat des « *prodigieuses espérances* qu'il donnait à notre littérature ». Peut-être M^{me} Hugo, sa vieille amie, ne se montrerait-elle pas, de son côté, trop hostile. Mais il fallait en avoir le cœur net, il fallait aller tout lui dire.

Victor connaissait sa mère, et rien ne pouvait l'effrayer plus qu'une telle démarche.

La générale Hugo était pour ses trois fils la mère la plus chérie, mais aussi la plus redoutée. Elle les aimait tendrement et elle les menait rudement. C'est qu'elle était seule pour gouverner ces trois grands garçons. Le général Hugo avait alors à peu près délaissé femme et fils; à Blois où il résidait, il avait un autre ménage, et le seul rapport qu'il eût encore avec sa famille, c'était de lui servir une pension, bien juste pour ses besoins. M^{me} Hugo, autoritaire de tempérament, tenait donc très sévèrement ses fils; son système d'éducation était de leur laisser dans leurs travaux la plus large liberté intellectuelle, mais en exigeant d'eux dans la conduite de la vie la plus stricte obéissance. Devant la révélation inattendue des parents d'Adèle, quel arrêt allait-

elle rendre? Victor ne le prévoyait que trop, et d'avance il se sentait lié et subjugué, d'abord parce qu'il craignait sa mère et surtout parce qu'il l'adorait.

On sait qu'il lui devait deux fois la vie; on sait qu'il était en venant au monde si frêle et si chétif qu'il semblait « n'avoir pas un lendemain à vivre », et avant de devenir si robuste, il était resté longtemps faible et délicat; on se rappelle les vers des *Feuilles d'automne*

Je dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués à ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée.

Et l'amour de la mère pour le fils qu'elle avait sauvé s'était doublé encore de fierté lorsqu'à mesure qu'il croissait en force elle l'avait vu croître en talent. Mais plus elle croyait en lui, plus elle exigeait de lui et le voulait tout à elle. Victor s'en rendait bien compte, et c'est pourquoi son cœur se serra d'angoisse quand il vit, un matin, M. et M^{me} Foucher arriver chez sa mère et lui demander d'un air grave un entretien particulier.

Cela se passait le 26 avril 1820, juste un an après le jour où Victor avait dit pour la première fois à Adèle qu'il l'aimait, le 26 avril 1819.

Le premier mouvement de M^{me} Hugo fut la stupefaction. Était-ce croyable? Était-ce possible? Victor, cet enfant hier encore pendu à sa jupe, Victor serait amoureux? amoureux depuis des mois? allons! ce n'était pas sérieux!... — Si, c'était sérieux, elle le sentait bien! Elle aussi, elle connaissait son fils, elle connaissait ce cœur passionné, et elle ressentait cette vive douleur, la jalousie de la mère. Son fils pouvait aimer, il aimait une autre qu'elle! il aimait une jeune fille, une bambine! — Et qui était-elle, celle-là qui lui volait l'amour de son enfant? Ici, c'était l'orgueil maternel qui se révoltait: Victor était le fils du général comte Hugo; Victor, par lui-même, avait déjà la célébrité et aurait sûrement bientôt la gloire; il pourrait alors prétendre aux plus beaux, aux plus riches « partis », et le voilà qui s'amourachait de la fille d'un employé sans dot et sans nom!

Si M^{me} Hugo avait été préparée au coup qu'elle allait recevoir, elle aurait assurément adouci vis-à-vis de M. et M^{me} Foucher l'expression de ses sentiments, mais, prise ainsi par surprise, elle ne ménagea pas ses termes: — Proche ou lointain, un tel mariage était impossible! jamais, jamais, elle vivante, ce mariage ne se ferait! — M. Foucher, justement froissé dans sa dignité, répliqua très froidement. Il fut convenu des deux parts qu'on cesserait absolument de se voir et que toutes relations seraient rompues. C'était plus que la séparation, c'était la brouille.



On fit venir Victor pour lui signifier la décision prise. Il avait eu le temps de s'armer de force et de courage; il s'agissait de montrer qu'il était un homme! Chose étrange, il n'en voulait pas à sa mère, c'était déjà sa nature d'excuser tout chez ceux qu'il aimait; mais ce père qui s'avisait de vouloir veiller sur la pureté de sa fille, que lui Victor savait si peu menacée, ce père lui semblait souverainement injuste et despotique. « Il n'avait pas le droit, écrira-t-il à Adèle, de pénétrer un secret qui n'appartenait qu'à nous seuls! » Il avait donc décidé qu'il garderait vis-à-vis de ce tyran une belle et fière attitude. Il avoua hautement son amour, puis entendit la sentence qui le chassait de son paradis et ne sourcilla pas. Seulement, quand les parents d'Adèle furent partis, quand il resta seul avec sa mère, l'homme s'évanouit, l'enfant reparut, il fondit en larmes. La mère, remuée par la souffrance de son fils bien-aimé, essaya de le consoler. Mais il s'enfuit, s'enferma dans sa chambre, et pleura, pleura tout à son aise, pleura comme la fille de Jephthé et sans doute pour la même raison qu'elle. Si Adèle était perdue pour lui, il ne lui restait plus qu'à mourir!

M. et M^{me} Foucher, rentrés chez eux, semblent avoir évité de s'expliquer nettement sur la démarche qu'ils venaient de faire. Ils annoncèrent simplement à leur fille que toutes relations avec la générale Hugo seraient désormais interrompues et qu'elle cesserait de les venir voir. — Et Victor? — Victor ne reviendrait pas non plus; il refusait de revenir. Ils n'en dirent pas davantage, laissant la pauvre Adèle se livrer aux plus tristes conjectures. Victor ne l'aimait-il plus? Elle ne voulait pas le croire, mais elle vit passer les jours, les semaines, les mois, sans recevoir aucune nouvelle de l'absent. Ses parents tâchèrent de la distraire par des réceptions, des visites, de petites fêtes, et, comme elle était jeune, vivante et gaie, elle les laissait faire et se laissait faire. Il fut même question pour elle d'un autre mariage. Il paraît certain qu'en ce qui la concernait, elle fit tout pour l'écarter. Pouvait-elle désespérer tout à fait, si elle relisait les lettres de Victor, leurs promesses ardentes, leurs engagements sacrés? Il serait bien invraisemblable qu'elle ne les eût pas relues, puisqu'elle les a conservées.

Quant à lui, après le déluge de larmes, il avait vite retrouvé sa vaillance et son énergie. Mourir! à quoi bon mourir? N'avait-il pas voué à son amour sa vie? Donc, il fallait vivre. Sa mère pouvait exiger de lui qu'il renoncât à voir Adèle; mais elle n'obtiendrait pas elle n'obtiendrait jamais qu'il renoncât à l'aimer. Conquérir sa femme, même contre sa mère, ce fut dès lors son idée fixe. Il se rappelait les fermes assurances que, par un singulier pressentiment, il avait mises dans sa dernière lettre, signée, contre son habitude, de son nom tout entier: — « Reçois ici mon inviolable promesse de n'avoir jamais d'autre femme que toi... On peut nous séparer, mais je suis à toi, éternellement à toi! — V. M. Hugo. » —

Quel moyen avait-il de tenir sa promesse? Un seul, le travail. Le travail seul pouvait assurer son indépendance et lui permettre, disons le mot brutal, de gagner assez d'argent, d'abord pour augmenter le bien-être de sa mère, puis pour donner au père d'Adèle le gage qu'il serait en état de nourrir sa femme. Et il se mit à l'œuvre, pour employer son expression, avec un courage de lion. Ainsi commença cet infatigable labeur qui va durer toute sa vie; la forge, allumée, ne s'éteindra plus jamais. Depuis le mois de décembre 1819, Victor avait fondé, avec son frère Abel, dans le but de venir en aide à leur mère, une revue bi-mensuelle, *le Conservateur littéraire*. Il y avait pris déjà, dans les premiers numéros, la plus grosse part de la besogne; mais, à partir du mois d'avril, il redoubla de zèle et d'activité. *Le Conservateur littéraire* eut une durée de quinze mois; sur les trois gros volumes dont se compose la collection, Victor, sous huit ou dix signatures, en écrivit bien deux à lui seul. Le jeune journaliste rend compte de tout ce qui intéresse le monde des lettres, livres, poèmes, pièces de théâtre. Il parle, avec une incroyable maturité de jugement, des œuvres de Chateaubriand, d'André Chénier, de Lamennais, de M^{me} Desbordes-Valmore, de la *Marie Stuart* de Lebrun, des *Vêpres siciliennes* de Casimir Delavigne. En même temps, il s'essaie au roman et donne la première version de *Bug-Jargal*.

Mais la grande affaire du *Conservateur littéraire*, c'était le combat pour la cause monarchique. *Le Conservateur*, la grande revue politique de Chateaubriand, Lamennais et Bonald venait de cesser de paraître. A défaut du vaisseau de haut bord, la petite chaloupe continua vaillamment la bataille. Victor y apportait toute l'ardeur que lui inspirait son amour pour « sa mère vendéenne ». Ses premières poésies furent ses odes royalistes, *la Vendée*, *la Mort du duc de Berry*, *le Rétablissement de la statue de Henri IV*, etc. Rien de plus sincère que cet enthousiasme et rien de plus désintéressé. Une note assez mélancolique du *Conservateur littéraire* remarque que les encouragements officiels — et matériels, qui ne manquent pas à d'autres publications moins dévouées, font totalement défaut aux jeunes combattants; n'importe! leur zèle ne se refroidira pas.

Mais toute cette polémique, bonne à peine pour remplir les heures, laissait au cœur du pauvre Victor le vide. Il ne cessait de penser à Adèle, et il n'avait personne à qui parler d'elle. C'est alors qu'il conçut l'idée d'un roman, *Han d'Islande*, qui lui serait ce confident douloureux et nécessaire. Adèle s'y appellerait Éthel, et Victor, sous le nom d'Ordener, lui adresserait, sur le papier, toutes les paroles d'amour qu'il ne pouvait plus ni lui dire, ni lui écrire. Seulement, elle non plus, avant que le livre fût achevé, elle ne pourrait pas les lire ou les entendre. Alors Victor pensa au *Conservateur littéraire*.

M. Foucher recevait la Revue et il devait lui être difficile de la dissimuler à Adèle. Dans les nombreux travaux de Victor, nous avons omis ses lectures; il avait déterré dans une chronique du xv^e siècle l'histoire d'un jeune poète, disciple de Pétrarque, Raymond d'Ascoli, qui, séparé de celle qu'il aimait, préféra se donner la mort. Victor, sur ce jeune désespéré, composa une élégie, *le Jeune Banni*, et, en sa qualité de rédacteur en chef, inséra cette lettre détournée dans le numéro de juillet 1820 du *Conservateur littéraire*. C'était peut-être au moment où l'on parlait du nouveau prétendant à la main d'Adèle. Raymond d'Ascoli écrit à Emma, — et Adèle, le cœur palpitant, put lire ces vers (pas très bons, mais s'en est-elle aperçue?) :

Bientôt... Lis sans retard, lis, ô ma douce amante,
Ces mots qu'en frémissant trace ma main tremblante.

J'ose t'écrire! Hélas, à nos ardeurs naissantes,
Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours?

Hier... Te souvient-il, fille douce et modeste,
De cet hier déjà si loin de moi?...
Je souriais, l'amour veillait seul avec nous;
Et toi, dans ta gaité naïve,
Tu m'appelais ton jeune époux!

... Tu verras, rougissante, étonnée,
Un plus heureux hâter ton réveil matinal,
Et, saisissant ta main dans sa main fortunée,
Te conduire au lieu saint.
Et puis il cachera ton bandeau virginal
Sous la couronne d'hyménée!
Un autre!... ô douleur! ô tourment!
Je t'aimais sans délire et je t'aime avec rage!
Mon Emma, songe à moi! respecte ton serment!

Adèle a respecté son serment, et Victor a donné à Adèle signe de vie, voilà qui est bien; mais il n'a pu en même temps éviter le risque qu'il redoute par-dessus tout, le risque d'affliger et d'offenser sa mère. Il est clair que M^{me} Hugo a saisi, aussi bien qu'Adèle, le sens de cette poésie transparente, et il est certain qu'une scène de reproches et de larmes a dû s'ensuivre et que la dure séparation a dû se faire plus étroite et plus douloureuse entre les amants. C'est encore le bienheureux *Conservateur littéraire* qui réussira à l'adoucir.

M. Foucher, qui était, nous l'avons dit, chef de bureau au Ministère de la Guerre, publia, par chance, vers ce temps-là, un volume intitulé : *Manuel du recrutement*, livre spécial et technique qui n'avait assurément aucune prétention littéraire. Mais notre amoureux ne l'entendait pas ainsi; il s'empessa de faire dans le *Conservateur*, si *littéraire* qu'il fût, un vif éloge du bel ouvrage qu'avait signé le père d'Adèle. Accorder quelque louange à un ancien ami et à un parfait recruteur

n'a rien de répréhensible, et M^{me} Hugo ne pouvait trouver à y redire.

L'article plut assurément; mais M. Foucher, retranché dans sa dignité, crut devoir garder le silence. Par bonheur, la Providence s'en mêla, et voulut bien dans le même temps, donner à la France l'héritier royal qu'elle attendait : le duc de Bordeaux, l'enfant du miracle, naquit. Sur-le-champ Victor fit une ode, l'imprima dans le *Conservateur littéraire* d'abord, puis dans une plaquette tirée à part, et envoya cette plaquette à M. Foucher, avec une dédicace dont on peut croire qu'il soigna les épithètes. Cette fois, le bon M. Foucher ne pouvait, sans manquer à la courtoisie la plus élémentaire, se dispenser de répondre, pas fâché d'ailleurs peut-être de cette obligation d'être poli. Cependant, très correct, il n'écrivit pas à Victor, c'est à M^{me} Hugo qu'il adressa la lettre suivante :

Paris, 13 octobre 1820.

Madame,

J'avais à remercier M. V. Hugo de son article flatteur sur le *Manuel du recrutement*. J'ai de nouveaux remerciements à lui faire pour le don d'un exemplaire de son ode sur la Naisance du duc de Bordeaux. Ma femme est de moitié dans cette dette, car elle a pris sa bonne part du plaisir que ces vers nous ont fait.

Les passages : *tel un fleuve mystérieux; oui, souris, orphelin*, ont été sentis d'un auditoire qui n'est cependant pas poétique. Vous le savez, personne chez nous ne sait juger les vers.

J'aurai à entretenir ces messieurs de certaines œuvres qui seraient une abondante pâture pour la critique. Je me propose de les voir et de vous renouveler, madame, les assurances de notre respectueux et sincère attachement.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. FOUCHER.

C'était un petit rapprochement, et Victor fut assurément heureux, ne fût-ce que pour une seule et banale visite, de revoir chez lui le père d'Adèle. Mais Adèle, Adèle elle-même, ne la reverrait-il donc jamais? Que faisait-elle? Que pensait-elle? Souffrait-elle comme lui? L'avait-elle oublié? L'aimait-elle encore? A tout prix il voulut le savoir. Son amour avait encore grandi par l'absence et la souffrance; il n'était pas possible que celle qui remplissait sa vie et son âme demeurât ainsi à deux pas de lui et lui fût si longtemps comme une étrangère!

Adèle, en ce temps-là, prenait des leçons de dessin d'une amie, M^{lle} Duvidal, qui, depuis, devint la femme d'Abel Hugo, le frère aîné de Victor. M^{lle} Duvidal demeurait dans le quartier, et Victor savait que, presque

tous les matins, Adèle se rendait chez elle seule, en voisine. Au mois de février 1821, il prit un grand parti, brava toutes les défenses, affronta tous les risques, alla rôder le matin autour de la maison d'Adèle, la vit sortir, la suivit, et, quand elle fut à quelque distance, osa l'aborder et lui adresser la parole.

Comment le reçut-elle? Le cœur battant sans nul doute, mais battant de joie encore plus que de crainte. Le fait est qu'elle l'écouta, lui répondit, ne lui défendit pas de revenir. Puis elle accepta, elle écrivit des billets qui bientôt s'allongèrent en lettres.

Ces lettres sont tendres d'abord; elles ne tardent

pas à devenir inquiètes et même orageuses. On s'est revu, et c'est un grand bonheur; mais on se revoit hors de la maison paternelle, dans la rue, et c'est un grave péril. Les premiers jours passés, Adèle s'aperçoit vite des risques que court sa réputation de jeune fille à se promener ainsi dans son quartier côte à côte avec un jeune homme. Elle commence par abréger ces rencontres hasardeuses, elle veut un jour les supprimer; Victor désespéré se fâche, et elles recommencent; mais Adèle obtient de les espacer de mois en mois. Par force majeure elles vont d'ailleurs bientôt cesser tout à fait.

LETTRES A LA FIANCÉE

1821

MARS-AVRIL

Samedi (Commencement de mars 1821).

Ta dernière lettre était bien courte, Adèle; tu ne me permets jamais de te voir que peu d'instant, tu ne m'écris que peu de mots; que conclure de là, sinon que me voir t'importune et m'écrire t'ennuie? Cependant, Adèle, je veux m'étourdir sur cette pensée qui me désolerait, je veux croire que si tu cherches tant à abrégé les moments que nous passons ensemble, c'est que tu crains d'être vue avec ton mari, et que, si tu m'écris toujours si laconiquement, c'est que tu as pour cela d'autres raisons que je ne devine pas, à la vérité, mais que je n'en respecte pas moins. Je veux tout croire, car autrement que deviendrais-je?

Quand tu me parais froide ou mécontente, je passe des heures à te chercher dans ma tête d'autres motifs que ceux qui sont peut-être les véritables, mais qui me mettraient au désespoir si je les savais tels. Non, mon Adèle, malgré les craintes qui me tourmentent quelquefois quand tu m'abordes avec trop de répugnance ou quand tu me fuis avec trop d'empressement, je me confie toujours aveuglément en toi, et ce ne sera jamais qu'à la dernière extrémité que je croirai n'être plus aimé. Car c'est sur ta constance que sont fondés tous les plans de ma vie, et, si cette base venait à me manquer, que deviendrais-je?

Tu me réitères une demande qui est bien naturelle, et qui pourtant m'afflige chaque fois que tu me la représentes, parce qu'elle me prouve que tu doutes étrangement de moi. Tu me dis que c'est moi qui ai refusé d'aller chez toi il y a un an. J'ai toujours vivement regretté, Adèle, que tu n'aies pas assisté à ce prétendu refus, tu aurais jugé toi-même s'il était possible à un homme d'agir autrement que je ne l'ai fait, et peut-être m'apprécierais-tu mieux aujourd'hui; mais tu n'en as pas été témoin et je ne te reproche rien. Cependant quelqu'un qui aurait confiance en moi serait disposé à croire, même sans l'avoir vu, que si j'ai

accepté un pareil malheur, c'est que je ne pouvais faire autrement. Je ne puis tant exiger de toi. C'est seulement un de mes plus forts motifs pour désirer un moment d'entretien avec toi, que le désir de détruire toutes les préventions qu'on a dû t'inspirer contre ton mari. Les lettres ne servent à rien, parce que, même en lisant, tu réponds en toi-même à tout ce que je t'écris, et que je ne suis point là pour répliquer.

Qu'il t'est bien plus facile, Adèle, de te justifier auprès de moi! Tu n'as qu'à me dire que tu m'aimes toujours et tout est oublié.

Tu me dis que tu crois au moins que, si je ne cherche pas à revenir à présent chez toi, c'est que je ne le puis plus. Adèle, ma chère Adèle, si tu crois que je le puisse, indique-moi un moyen quelconque d'y parvenir et, s'il est honorablement possible, je serai trop content de l'essayer. Je serais si heureux de te revoir encore avec l'assentiment de tes parents, de passer près de toi mes soirées, de t'accompagner dans tes promenades, de te conduire partout, de te servir dans tous tes désirs; conçois-tu avec quelle joie j'échangerais contre tant de bonheur ma perpétuelle solitude!

Le grand obstacle est l'éloignement de nos familles. Nos parents se sont en quelque sorte brouillés sans que je sache trop pourquoi; et il me semble aujourd'hui bien difficile et même impossible de les rapprocher. Vois, réfléchis, peut-être finiras-tu encore par penser qu'il faut attendre; et c'est ce qui me désespère. Aussi je veux avant peu être assez indépendant par moi-même pour que les miens n'aient rien à me refuser. Alors, mon Adèle, tu seras à moi, et je veux que ce soit *avant peu*; je ne travaille, je ne vis que pour cela. Tu ne conçois pas avec quelle ivresse j'écris ces mots *tu seras à moi*, moi qui donnerais toute ma vie pour un an, pour un mois de bonheur passé avec ma femme.

* Il ne le sait que trop, mais il ne veut pas accuser sa mère. C'est pour ne pas nommer sa mère qu'il dit *les miens*, qu'il dira une autre fois *ma famille*.

Je ne réponds pas à ce que tu me dis de *mon mépris*, etc. Comment as-tu pu écrire cela ? Si tu m'estimais toi-même un peu, me croirais-tu capable d'aimer un être que je mépriserais ? Apprécie-toi donc toi-même, songe combien tu es au-dessus, et par l'âme et par le caractère, de toutes les autres femmes, si coquettes et si fausses. Comment n'aurais-je pas, mon Adèle bien-aimée, la plus profonde estime pour toi ! Si mon âme et ma conduite ont toujours été pures, c'est ton souvenir, c'est la volonté ferme de rester digne de toi qui m'ont constamment protégé. Adèle, toi que j'ai toujours vue si noble, si modeste, ne te crois pas coupable, je t'en supplie ; car il faudrait alors que je me crusse un scélérat, et cependant je n'ai commis d'autre faute que celle de t'aimer, si tu veux que c'en soit une.

Crois-moi, Adèle ; si tu m'aimes, c'est peut-être un malheur (pour toi, non pour moi), mais ce ne sera jamais un crime. Il n'y a que la tendresse que je t'ai vouée qui puisse égaler mon respect pour toi.

Adieu, mon Adèle, il est bien tard et le papier me manque. Excuse mon griffonnage. Adieu, je t'embrasse.

Ton fidèle mari.

16 mars.

J'avais perdu, Adèle, l'habitude du bonheur. J'ai éprouvé en lisant ton trop court billet toute la joie dont je suis sevré depuis près d'un an. La certitude d'être aimé de toi m'a sorti violemment de ma longue apathie. Je suis presque heureux. Je cherche des expressions pour te rendre mon bonheur, à toi qui en es la cause, et je n'en puis trouver. Cependant j'ai besoin de t'écrire. Trop de sentiments me bouleversent à la fois pour que je puisse vivre sans les épancher.

D'ailleurs, je suis ton mari et tu ne peux avoir de scrupules en correspondant avec ton mari. Nous sommes unis d'un lien sacré. Ce que nous faisons est légitime à nos yeux et le sera un jour aux yeux du monde entier. En nous écrivant, nous usons d'un droit, nous obéissons à un devoir.

Aurais-tu d'ailleurs le courage, mon Adèle bien-aimée, de me priver si vite d'un bonheur qui est aujourd'hui tout pour moi ? Il faut que nous lisions tous deux mutuellement dans le fond de nos âmes. Je te le répète, si tu m'aimes encore, tu ne dois avoir aucun scrupule à m'écrire, puisque tu es ma femme.

Écris-moi donc, écris-moi souvent. Quand je tiens en mes mains un de tes billets adorés, je te crois près de moi. Ne m'envie pas au moins cette douce illusion. Marque-moi tout ce que tu penses, tout ce que tu fais. Nous vivrons ainsi l'un pour l'autre ; ce sera presque comme si nous vivions encore l'un avec l'autre. Je te

donnerai également un journal de mes actions, car elles sont telles que tu peux toutes les connaître. Depuis un an, j'ai continuellement agi comme si j'avais été devant toi. Je serais bien heureux, Adèle, si tu pouvais m'en dire autant ! Tu me promets, n'est-ce pas, de me parler à l'avenir de tes plaisirs, de tes occupations, d'initier ton mari dans tous tes secrets ? Cultive ton talent charmant *, mais que ce ne soit jamais pour toi qu'un talent charmant, jamais un moyen d'existence. Cela me regarde. Je veux que dans la vie, ce soit toi qui aies tout le plaisir, toute la gloire ; moi, toute la peine ; elle me sera douce, soufferte pour toi. Tu seras mon âme, je serai ton bras.

J'ignore si tu pourras lire tout ce griffonnage. Hélas ! tout mon bonheur, à présent, consiste dans une espérance, celle que tu me répondras !

Ton mari.

19 mars (1821).

Ton billet m'a profondément affligé. J'avais écrit quelques lignes amères, je les ai brûlées. De quoi ai-je droit de me plaindre ? Ta lettre est prodigieusement raisonnable. Moi je t'aimais assez pour en perdre la raison. Je suis un fou, un cerveau brûlé. Je me serais jeté pour toi dans un précipice. Tu m'as arrêté avec une main de glace.

Tu as même eu le courage de me railler. J'ai *élué* à merveille, selon toi, la demande que tu me faisais. Sais-tu qu'*éluder* veut dire *tromper* et conçois-tu tout ce qu'il y a de mépris dans cette phrase ? Moi, te tromper, Adèle !..

Tu vois que nous ne nous connaissons plus. On a élevé un mur de fer entre nous.

Tu ne sais pas, tu ne sauras jamais, Adèle, à quel point je t'ai toujours aimée. A présent que tu vois les choses si raisonnablement, tu ne le comprendrais pas, l'expression t'en semblerait fautive ou ridicule, à toi qui n'as plus pour moi que des expressions d'amitié à demi éteinte. Si tu les connaissais, tu blâmerais sans doute les sacrifices que j'ai faits pour rester dans le même pays, dans la même ville, dans le même quartier que toi. A quoi bon tout cela ?

Tu es heureuse sans moi, ai-je jamais voulu autre chose que ton bonheur ? De quel droit irais-je donc t'entraîner de force dans mon avenir de tristesse et de malheur ? De quel droit irais-je jeter les agitations de ma vie à travers le calme de la tienne ? Non, sois heureuse. Pardonne-moi de t'avoir troublée un moment.

Adieu, je ne t'écrirai plus, je ne te parlerai plus, je ne te verrai plus. Il n'y aura que moi de puni, comme

* Adèle dessinait très agréablement.



L'AVEU

il n'y eut que moi de coupable. Cependant, tant que ton bonheur ne sera pas à jamais assuré, je veux vivre, car il faut que si jamais tu as besoin de moi, tu puisses encore me trouver là. Adieu.

21 mars.

Si, par impossible, tu avais encore quelque chose à me faire savoir, comme tu n'auras plus d'occasion de me parler, tu pourras m'écrire par la poste, à cette adresse :

A M. Victor Hugo, de l'Académie des Jeux floraux, poste restante, au Bureau général, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Paris.

Ce vain titre m'aura au moins servi une fois ; grâce à lui, tu seras sûre que ta lettre ne tombera qu'entre mes mains. Je passerai pendant huit jours, du 22 au 30 mars, une fois dans la journée, à la poste. Si dans cet intervalle on ne me remet pas une lettre de toi, c'est qu'alors tu n'auras plus eu rien à me dire.

Adieu, j'aurais peut-être déjà dû cesser de te tutoyer. Je l'aurais dû, mais je ne l'ai pas pu. Adieu.

Vendredi (23 mars).

Un mot de toi, Adèle, a encore changé toutes mes résolutions. Oublie ma dernière lettre comme j'oublie ce que la tienne contenait de douloureux pour moi. N'est-il pas vrai que tu ne me condamnes pas à ne plus te revoir ? Oui, je te reverrai puisque tu veux bien, mon Adèle bien-aimée, persister à m'écrire encore.

J'espère même trouver quelque moyen de concilier ce que tu dois à ton mari et ce que tu dois aux bien-séances que tu te fais.

Je t'écrirai plus au long là-dessus, la prochaine fois. Pour le moment je n'ai que le temps de t'écrire quelques mots où je cherche en vain à t'exprimer ma reconnaissance et mon bonheur.

Adieu, mon Adèle adorée. Écris-moi et aime-moi un peu :

Je t'embrasse.

Dimanche (25 mars).

J'ai été désolé, mon Adèle, de n'avoir pu te voir hier matin, comme je l'espérais. Si tu avais reçu sans rien me dire de consolant ma dernière lettre, nous ne nous serions plus revus ; mais tu m'as donné en ce moment-là même une preuve d'affection qui m'a profondément touché, tu as consenti à m'écrire encore. Je voulais reprendre ce que je t'avais écrit dans un instant de colère et de découragement. Tu n'as pas voulu me le rendre et tu as lu ce que j'aurais déjà désiré que tu eusses oublié. Il était donc important que je te visse samedi matin pour effacer l'impression de ce triste billet.

Je t'avais écrit quelques mots que tu trouveras ci-joints. Un contre-temps fâcheux m'a empêché de te les remettre. Pardonne-moi donc ma précédente lettre, comme je te pardonne la douleur que la tienne m'avait causée.

Tu veux bien m'écrire encore : cependant je ne dois pas abuser de ta générosité ; tu t'exposes, m'as-tu dit, à être rencontrée avec moi ; tu crains les yeux de toutes les commères du quartier ; et je voudrais trouver un moyen d'accorder toutes ces misérables convenances avec le bonheur de te voir, auquel je ne puis renoncer. Prononce toi-même. Si tu veux que nous ne nous voyions plus qu'une fois toutes les semaines, tous les quinze jours, tous les mois même... je t'obéirai, et cette pénible obéissance sera la plus grande preuve que je puisse te donner d'un attachement sans bornes. Alors nous nous écririons chaque fois que nous nous verrions, et tu me parlerais beaucoup de toi, car c'est le seul sujet qui puisse m'intéresser.

Quant à revenir chez toi, je n'en vois pas de moyen possible, à présent du moins. Ma famille est ambitieuse pour moi comme je suis ambitieux pour toi. Un jour, j'espère que si je parviens à être son soutien, si je lui donne du repos et de la fortune, elle me permettra d'être heureux ; autrement, j'aurais ma volonté. Alors, Adèle, tu seras à moi. Voilà mon unique espérance. Ceux qui voudraient m'enlever à toi ignorent que sans elle je ne serais rien.

Adieu, mon Adèle, tâche de répondre en détail à ma lettre et arrange tout dans ton intérêt, auprès duquel le mien n'est rien.

Ton fidèle mari.

Je t'ai vue aujourd'hui à Saint-Sulpice et chez M. Leymerie. J'allais dans une maison d'où je t'ai vu un jour danser.

Joué, à 1 heure du matin (29 mars).

Encore un mot, de grâce, mon Adèle. Sais-tu que je me résigne bien difficilement à rester un mois sans te parler, un mois éternel? Permits-moi du moins cette consolation de te voir encore une fois avant une si longue absence.

D'ailleurs, puis-je être un long mois tout entier sans te remercier du don charmant que tu me fais, en même temps que tu m'imposes une bien cruelle obligation. Je ne sais, mon Adèle adorée, quelle expression employer pour te peindre ma joie en recevant ce gage de notre éternelle union. J'ai fait mille extravagances. Ces cheveux sont à toi, mon Adèle, c'est une partie de toi-même que je possède déjà! Comment te payer de tout ce que tu fais pour moi? Je n'ai qu'une misérable vie, mais elle t'appartient, c'est encore bien peu de chose. Fais donc de moi tout ce que tu voudras, je suis ton mari et ton esclave.

Cependant, je commence, diras-tu, par te désobéir; Adèle, songe qu'il faudra ensuite attendre tout un mois. Un mois! Dieu! quinze jours n'auraient-ils pas suffi? Quinze jours sont déjà si longs! Je t'en supplie, réfléchis et tâche de m'annoncer, le 28 avril, qu'à l'avenir nous nous verrons tous les quinze jours; j'obéirai pour le triste mois d'avril, puisque l'arrêt est porté; mais tâche que, cette épreuve passée, l'obéissance ne soit plus si dure.

Adèle, je le vois, je suis plus égoïste que je ne croyais; cependant, songe à la longueur d'un mois. Que deviendrais-je en ton absence, grand Dieu, si je ne pouvais presser sur mon cœur cette boucle de cheveux qui ne me quittera plus.

Adieu, ma femme, ma bien-aimée Adèle, pardonne-moi de t'avoir écrit. Je t'embrasse tendrement.

Ton mari fidèle.

V.-M. HUGO.

Dans le cas où, ce qu'à Dieu ne plaise, nos relations éprouveraient quelque obstacle, tu peux écrire en toute sûreté à l'adresse que je t'ai donnée. Adieu pour ce grand mois.

Songe surtout qu'il me faudra, le 28 avril, une longue lettre, une espèce de journal de toutes tes pensées, de toutes tes actions. Adieu.

26 avril.

Sais-tu, Adèle, te rappelles-tu que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour qui a décidé de toute ma vie? C'est le 26 avril 1819, un soir où j'étais assis à tes pieds, que tu me demandas mon plus grand secret, en me promettant de me dire le tien. Tous les détails de cette enivrante soirée sont dans ma mémoire comme si c'était d'hier, et cependant depuis il s'est écoulé bien des jours de découragement et de malheur. J'hésitai quelques minutes avant de te livrer toute ma vie, puis je t'avouai en tremblant que je t'aimais, et après ta réponse, mon Adèle, j'eus un courage de lion. Je m'attachai avec violence à l'idée d'être quelque chose pour toi, tout mon être fut fortifié, je voyais enfin au moins une certitude sur la terre, celle d'être aimé. Oh! dis-moi que tu n'as pas oublié cette soirée, dis-moi que tu te la rappelles. Je ne vis au bonheur et au malheur que depuis ce moment-là. N'est-il pas vrai, mon Adèle bien-aimée, que tu ne l'as point oubliée?

Eh bien, par une fatalité bizarre que j'admire dans mes moments d'humeur contre Dieu (pardonne), ce fut précisément cet anniversaire de mon bonheur, permets-moi de dire du tien, qui fut choisi pour tout renverser: c'est le 26 avril 1820 que nos familles apprirent ce que nul n'avait le droit de lire dans nos âmes, excepté nous. C'est d'un 26 avril que dataient mes espérances, c'est d'un 26 avril que data mon désespoir; je n'ai eu qu'une année de bonheur et voici la seconde année de malheur qui commence. Arriverai-je à la troisième?

Tu ne sais pas, Adèle, et c'est un aveu que je ne puis faire qu'à toi, tu ne sais pas que, le jour où il fut décidé que je ne te verrais plus, j'ai pleuré! oui, pleuré véritablement, comme je n'avais point pleuré depuis dix ans, comme je ne pleurerai sans doute plus. Je supportai une discussion pénible, j'entendis même l'arrêt de notre séparation avec un visage d'airain; puis, quand tes parents furent partis, ma mère me vit pâle et muet, elle devint plus tendre que jamais, elle essaya de me consoler; alors je m'enfuis et, quand je fus seul, je pleurai amèrement et longtemps.

J'étais resté impassible et glacé tant que je n'avais vu dans ma séparation de toi que la nécessité de mourir; mais lorsqu'un peu de réflexion m'eut démontré que mon devoir était de te conserver un défenseur tant que tu pourrais en avoir besoin, je pleurai comme un lâche, et je n'eus plus la force de considérer de sang-froid l'obligation de vivre loin de toi, et de vivre.

Depuis ce jour, je ne respire, je ne parle, je ne marche, je n'agis qu'en pensant à toi. Je suis comme dans le veuvage; puisque je ne puis être près de toi

il n'y a plus de femme au monde pour moi que ma mère; dans les salons où j'ai été jeté, on me croit l'être le plus froid qu'il y ait, nul ne sait que j'en suis le plus passionné.

Ces détails ne peuvent t'ennuyer, je rends compte de ma conduite à ma femme; je serais bien heureux si tu pouvais me dire les mêmes choses de toi.

Je t'ai vue ce matin et ce soir; il fallait bien que je te visse pour qu'un tel anniversaire ne passât pas sans quelque joie. Ce matin, je n'ai pas osé te parler, tu m'as tout défendu avant le 28; je respecte ton ordre, mais il m'a bien affligé. Adieu pour ce soir, mon Adèle, la nuit est avancée, tu dors et tu ne songes pas à une boucle de tes cheveux que, chaque soir, avant de s'endormir, ton mari presse religieusement sur ses lèvres.

27 avril.

A la tristesse qui, depuis un an, est devenue ma seconde nature, il se joint depuis quelques jours une fatigue, un épuisement de travail qui me jette, par intervalles, dans une apathie singulière. Je n'ai de plaisir qu'à t'écrire. Alors tout mon embarras est de trouver des mots qui rendent mes idées et mes émotions. Tu dois trouver quelquefois, Adèle, le langage de mes lettres bizarre; cela tient aux difficultés que j'éprouve à t'exprimer, même imparfaitement, ce que je sens pour toi.

J'attends de toi une longue, très longue lettre qui me récompense de mon mois d'attente, un journal détaillé où tu m'inities au secret de toutes tes actions, de toutes tes pensées; je t'aurais écrit aussi de mon côté, jour par jour, si j'avais été aussi sûr de ne pas t'ennuyer que tu es sûre de m'intéresser. Au reste, mon journal quotidien se réduirait à ces mots: J'ai pensé à toi tout le jour dans mes occupations, toute la nuit dans mes songes.

Que te dirais-je de plus? Que je t'ai vue deux fois à Saint-Sulpice seule, et que deux fois tu m'as refusé la permission que le bon Dieu semblait nous donner de passer une heure ensemble? Que je t'ai rencontrée un soir près de ta porte et que le seul de nous deux qui ait reconnu l'autre, c'est moi? Que je t'ai vue au Luxembourg le 23 avril et que j'ai réfléchi amèrement que, le 23 avril 1820, je t'avais donné le bras pour la dernière fois?

Te dirai-je combien de fois, le soir, en revenant de mes promenades solitaires, je me suis arrêté à l'extrémité de la rue d'Assas, devant la lumière de ta fenêtre? Combien de fois j'ai pensé, en revoyant les nouvelles feuilles, aux heures que nous passions ensemble dans ton jardin; si tu t'asseyais, c'était près de moi, si tu marchais, ton bras s'appuyait sur le mien; ta main ne

fuyait pas ma main, nos regards se rencontraient toujours, et, si j'osais quelquefois te presser sur mon cœur, tu ne me repoussais qu'en souriant. Adèle, Adèle, voilà tout ce que j'ai perdu!

Je suis trop agité de ces souvenirs pour continuer, brisons là. Je reprendrai ce soir.

Minuit.

Ainsi, dans quelques heures, Adèle, je te verrai, je te parlerai, je recevrai une lettre de toi; ces heures vont passer bien lentement, plus lentement encore peut-être que l'éternel mois d'avril. Dis-moi, mon aimée, t'a-t-il semblé aussi long qu'à moi, ce mois d'isolement? As-tu songé, comme moi, avec délices au 28 avril? Hélas! pourvu que tu y aies quelquefois pensé avec plaisir, c'est tout ce que j'ose espérer.

Du moins, tu as sans doute adouci la rigueur excessive de ta première décision, tu as eu pitié de moi. Nous nous verrons désormais une fois par semaine, n'est-il pas vrai? et tu tâcheras que nous puissions passer quelque temps ensemble. Tu ne sais pas ce dont je me flatte en ce moment-ci même, peut-être follement? c'est que demain tu n'auras pas le courage de me quitter aussi vite qu'à l'ordinaire. Nous pourrions entrer un instant dans le jardin des Bains, qui est désert, pour que ton bras repose encore une fois sur le mien, pour que je puisse te contempler à mon aise, bonheur dont il y a si longtemps que je n'ai joui. N'est-ce pas, Adèle, que tu ne me refuseras pas?

Je suis un fou! Tu ne me regarderas seulement pas, tu me donneras en cachette un billet que tu auras écrit à regret, tu m'adresseras à peine trois paroles, comme un ange qui parlerait à un diable, et tu disparaîtras sans que j'aie eu la force de t'adresser une prière pour obtenir un moment d'entretien, prière que tu te ferais un bonheur de prévenir, si tu pouvais m'aimer comme je t'aime.

Vois, Adèle, le hasard ou mon bon génie s'intéressent plus à moi que toi; tu m'avais interdit de te voir tout ce mois-ci; eh bien, ils m'ont plusieurs fois conduit près de toi malgré toi. C'est ainsi que le 16 juillet dernier, je te rencontrai au bal de Sceaux. J'avais à plusieurs reprises opiniâtrément refusé d'y aller; enfin je cédaï à l'importunité, ou plutôt aux conseils de mon bon ange, qui me conduisit ainsi à mon insu vers celle que je cherchais partout. Tu parus contrariée de me voir, et moi, j'eus toute la soirée le cruel bonheur de te voir danser avec d'autres. Tu vois, Adèle, que je t'aime plus que tu ne m'aimes; car, pour tout au monde, je n'aurais pas voulu danser. Nous partîmes du

bal avant toi. J'étais bien fatigué, cependant je voulus revenir à pied, espérant que la voiture où tu reviendrais nous atteindrait; en effet, une demi-heure après, je vis passer un fiacre où je crus te reconnaître, croyance qui me dédommagea de la poussière et de la fatigue de la route.

Adèle, pardonne-moi, je t'ennuie; mais m'aimes-tu ainsi? Permets-moi de te parler de mon dévouement,

je n'ai en perfection que le mérite de bien t'aimer. Adieu. Je suis pourtant bien reconnaissant de tout ce que tu fais pour moi.

Adieu, mon A-lèle adorée, pour peu de temps sans doute. Dors tranquille, et souffre que je t'embrasse bien tendrement, mais bien innocemment.

Ton mari.

Le rendez-vous du 28 avril, dont Victor se promettait tant de bonheur, devait être pour bien longtemps le dernier; les amoureux, à partir de ce jour, allaient cesser de se voir, cesser même de s'écrire. Non qu'ils eussent été découverts et de nouveau séparés par ordre. Mais M^{me} Hugo, dont la santé était, depuis

plusieurs mois, chancelante, tomba gravement malade dans les premiers jours de mai, et Victor, de ce moment, ne quitta plus le chevet de sa mère.

Le mal, avec des alternatives de mieux et de pire, dura pendant deux mois. M^{me} Hugo mourut le 27 juin 1821.